

Annuaire du Collège de France

121^e année

2020
2021

Résumé des cours et travaux



COLLÈGE
DE FRANCE

— 1530 —



Annuaire du Collège de France

Cours et travaux du Collège de France

121 | 2024
2020-2021

Civilisation mésopotamienne

Dominique Charpin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19542>

DOI : 10.4000/12kub

ISBN : 978-2-7226-0778-1

ISSN : 2109-9227

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2024

Pagination : 381-402

ISBN : 978-2-7226-0777-4

ISSN : 0069-5580

Ce document vous est fourni par Collège de France



Référence électronique

Dominique Charpin, « Civilisation mésopotamienne », *L'annuaire du Collège de France* [En ligne], 121 | 2024, mis en ligne le 01 octobre 2024, consulté le 28 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19542> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12kub>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

CIVILISATION MÉSOPOTAMIENNE

Dominique Charpin

Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
professeur au Collège de France

La série de cours « Éléments pour une histoire de l'assyriologie » est disponible en audio et en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/dominique-charpin/course-2020-2021.htm>). Le cours de cette année a fait l'objet d'une publication : D. Charpin, *En quête de Ninive. Des savants français à la découverte de la Mésopotamie (1842-1975)*, Paris, Collège de France/Belles Lettres, 2022 ; éd. numérique, 2023, <https://books.openedition.org/lesbelleslettres/28713>.

ENSEIGNEMENT

COURS - ÉLÉMENTS POUR UNE HISTOIRE DE L'ASSYRIOLOGIE*

Introduction

Pourquoi donc avoir choisi cette année de travailler sur l'histoire de l'assyriologie ? Sans doute par désir de changement, après deux années passées à étudier la Babylonie sous les successeurs de Hammu-rabi. Plus encore, par souci de ne pas accorder une attention trop exclusive au monde paléo-babylonien, auquel a été consacré mon enseignement depuis quatre ans. *Docet omnia* : la devise du Collège de France est généralement comprise comme signifiant que toutes les disciplines doivent y être

* Les mots akkadiens en italiques (*šamû*), les idéogrammes dans les textes akkadiens en capitales romaines (DINGIR).

enseignées. Mais chacune de nos chaires peut aussi appliquer ce mot d'ordre à elle-même, en traitant de sujets aussi variés que possible, dans les limites de nos compétences bien entendu. Mon choix de cette année se situe dans le prolongement d'études historiographiques que j'ai déjà menées depuis une vingtaine d'années. Il m'a aussi été inspiré par trois récentes commémorations : celle des 150 ans de l'École pratique des hautes études, fondée en 1868, celle des 90 ans de la découverte d'Ugarit en 1929 et celle, plus discrète, des 85 ans de la découverte de Mari en 1933.

Le plus souvent, les historiens de l'assyriologie font le récit des premières fouilles archéologiques en Mésopotamie et des péripéties du déchiffrement des écritures cunéiformes, se recopiant souvent les uns les autres : j'ai cherché à utiliser le plus possible les écrits des acteurs eux-mêmes, ainsi que la présentation que firent les contemporains des découvertes en cours, de façon à éviter le biais d'une présentation téléologique. J'ai mis l'accent sur la naissance et le développement de l'assyriologie en France, l'histoire de la discipline ayant été plus développée en Angleterre, en Allemagne ou aux États-Unis. Par ailleurs, je ne me suis pas limité à la question des déchiffrements : j'ai voulu étudier l'émancipation progressive de l'assyriologie au sein de l'orientalisme, en tant que champ d'enseignement et de recherche portant sur le Proche-Orient préclassique. On a donc étudié la façon dont se sont constituées des collections de tablettes, la naissance de publications spécialisées (revues, séries, etc.), l'apparition de formations spécifiques, etc. On a rencontré des savants célèbres, comme Renan, Thureau-Dangin, ou Dhorme. D'autres qui le sont moins, comme Oppert, Scheil ou Fossey. Et d'autres bien oubliés, comme Amiaud, Ménant, ou Ledrain. J'ai exclu de mon tour d'horizon les savants qui vivent encore, et me suis arrêté en 1975, pour deux raisons. C'est le moment où j'ai véritablement débuté en assyriologie, l'année 1974/1975 ayant été celle de ma maîtrise, avant que je ne passe l'agrégation d'histoire en 1975/1976 et ne devienne l'assistant de Paul Garelli. Et c'est aussi le moment où moururent les deux assyriologues français les plus importants de leur génération, respectivement René Labat, le 3 avril 1974 et Jean Nougayrol, le 23 janvier 1975. Il m'a semblé que le choix de cette date permettait de distinguer le travail de l'historien de la narration de ses souvenirs par un témoin.

Cours 1 - Naissance de l'assyriologie : le travail sur le terrain et le début des déchiffrements

4 janvier 2021

Qui a fondé l'assyriologie ? Pour Sir Ernest Wallis Budge, qui fut conservateur en chef des Antiquités d'Asie occidentale au British Museum de 1894 à 1924, aucun doute : le mérite en revient aux Anglais et le fondateur de l'assyriologie est Sir Henry Rawlinson. Pourtant, ce dernier souligna lui-même le rôle éminent de Jules Oppert, citoyen français d'origine allemande, dans son discours inaugural du deuxième congrès international des orientalistes à Londres, en septembre 1874 : « Si quelqu'un a le droit de revendiquer la paternité de la science assyrienne telle qu'elle existe actuellement, c'est certainement cet éminent savant... ». Rawlinson avait alors

64 ans ; Oppert, seulement 49 ans et il avait été nommé professeur au Collège de France quelques mois auparavant. Quelle histoire se cache donc derrière cette apparente rivalité franco-britannique ? C'est ce que nous avons vu dans les deux premiers cours.

Il a fallu toutefois commencer par remonter assez haut dans le temps. On a d'abord évoqué les récits de voyageurs qui décrivent certains sites importants, comme Benjamin de Tudèle, un rabbin qui, au XII^e siècle, arpenta les ruines qui font face à Mossoul, sur la rive orientale du Tigre, et les identifia correctement comme étant celles de Ninive. Pietro della Valle, en 1614-1626, fut le premier Occidental à rapporter des inscriptions cunéiformes ; en Iran, à Persépolis, il copia quelques signes d'écriture. Par la suite, des copies plus complètes des inscriptions de Persépolis furent effectuées, les plus importantes étant dues à Carsten Niebhur, qui les publia en 1778. Les premiers déchiffrements ont souvent été rétrospectivement qualifiés de fantaisistes. C'est seulement à partir de 1802 qu'on s'est trouvé sur un terrain plus sûr, avec les travaux de Georg F. Grotefend. Reprenant l'idée que les inscriptions recopiées à Persépolis étaient celles de rois achéménides du VI^e au IV^e siècle avant notre ère, dont les noms et la succession étaient connus grâce aux sources grecques, il considéra en outre que leur titulature devait être peu ou prou la même que celle de leurs successeurs sassanides. À partir de là, il ne s'agissait plus que de logique et de combinatoire pour percer l'écriture cunéiforme dite « persépolitaine ». Grotefend réussit ainsi à trouver la valeur de douze signes et à déchiffrer dans deux inscriptions ces passages : « Darius, roi grand, roi des rois, fils de Hystaspes » et « Xerxès, roi grand, roi des rois, fils de Darius, roi des rois ». Les progrès s'enchaînèrent jusqu'au livre de Christian Lassen de 1836. C'est alors qu'intervint l'Anglais Rawlinson. Celui-ci recopia en Iran des inscriptions trilingues : d'abord celles du mont Alvand près de Hamadan, puis les inscriptions rupestres de Behistun (ou Bisutun), dans la région de Kermanshah, d'ampleur considérable. Dans les deux cas, on avait affaire à trois versions différentes : nous savons maintenant qu'il s'agit du vieux-perse (comme pour les inscriptions déchiffrées par Grotefend), de l'élamite et du babylonien. C'est la version vieux-perse de Behistun qui fut publiée par Rawlinson en 1837.

Peu après se situe un événement qui, pour beaucoup d'auteurs, constitue le point de départ de l'assyriologie proprement dite : le début des fouilles en Assyrie en 1842. Paul-Émile Botta, vice-consul de France à Mossoul, commença à explorer les monticules situés en face de cette ville, qu'on savait receler les ruines de Ninive. N'obtenant pas de résultats très convaincants, il se transporta rapidement à 18 kilomètres de là : les villageois de Khorsabad lui avaient en effet signalé l'existence chez eux de ruines intéressantes. De fait, le palais de Sargon II n'allait pas tarder à sortir du sol, avec ses magnifiques bas-reliefs. Une partie d'entre eux furent transportés jusqu'à Paris : ils arrivèrent au Louvre en février 1847 et, peu après, le roi Louis-Philippe inaugurait le « Musée assyrien ». Botta avait lui-même recopié les inscriptions gravées sur les bas-reliefs qu'il exhuma. La publication, dès 1843, des premières inscriptions découvertes, puis, en 1849, de leur totalité, suscita un immense

intérêt, renforcé, en 1851, par celle des inscriptions que l'Anglais Layard avait découvertes dans deux autres capitales assyriennes, à Nimrud et à Ninive. En 1851, Victor Place reprit les fouilles de Khorsabad, tandis qu'une expédition dirigée par Fulgence Fresnel s'intéressa aux ruines de Babylone ; il était secondé par l'architecte Félix Thomas et par le philologue Jules Oppert, alors âgé de 27 ans. L'écho de toutes ces découvertes dans le public fut considérable, au point qu'on a pu parler d'assyromanie : elle fut très développée dans l'Angleterre victorienne, mais toucha aussi la France. Malheureusement, l'année 1855 fut marquée par le « désastre de Gournah » : une partie des découvertes de Place et surtout celles de Fresnel furent englouties dans le Tigre. C'est également cette année-là, rentrant en Angleterre, que Rawlinson renonça à l'activité de terrain.

Cours 2 - Le déchiffrement de « l'assyrien » dans les musées et les cabinets

11 janvier 2021

Après le déchiffrement de la version en vieux-perse des inscriptions trilingues des rois achéménides, les savants firent surtout porter leurs efforts sur la version qu'on décrivait alors comme « assyrienne », en raison de sa parenté avec les textes découverts dans le nord de l'Irak actuel, à Khorsabad, Ninive et Nimrud. Oppert écrivait alors : « L'assyrien, la langue sémitique de Ninive et de Babylone », tandis que nous distinguons aujourd'hui entre assyrien et babylonien, deux variantes d'une langue sémitique que les Mésopotamiens eux-mêmes appelaient akkadien.

Le déchiffrement fit des progrès décisifs entre 1851 et 1857. Il fallut d'abord se défaire de l'idée que le simple précède le complexe : on avait cru pendant longtemps que l'écriture dite « persépolitaine » était la plus ancienne des trois écritures des inscriptions achéménides, alors que c'est exactement le contraire. Il faut, en outre, souligner que, dans le déchiffrement du cunéiforme assyrien, la trilingue de Behistun n'a pas joué un rôle aussi crucial que la plupart des récits l'indiquent, en faisant un parallèle exagéré avec la pierre de Rosette : les inscriptions de Khorsabad d'abord, puis les tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal de Ninive jouèrent un rôle au moins aussi important. Il fut assez vite reconnu par les principaux acteurs du déchiffrement que l'assyrien appartenait à la famille des langues sémitiques : c'est d'ailleurs parce que Rawlinson connaissait bien le perse, mais beaucoup moins bien l'hébreu et l'arabe, qu'il ne joua pas dans le déchiffrement de l'assyrien un rôle aussi important que dans celui des textes rédigés en vieux-perse. L'écriture cunéiforme qui notait l'assyrien se révéla bien plus compliquée que l'alphabet persépolitain en raison de plusieurs caractéristiques : la présence de déterminatifs, l'homophonie et la polyphonie. On désigne par homophonie le fait que des signes différents notent un même son. La polyphonie, au contraire, permet à un même signe d'avoir, selon les contextes, plusieurs lectures différentes. Ce fut Hincks qui découvrit ce principe dès 1846 : non seulement un même signe pouvait correspondre à différentes syllabes, mais il pouvait même noter un mot entier (constituant alors ce qu'on appelle un

logogramme). De retour de Babylone, Oppert travailla en 1855 sur les tablettes de la bibliothèque du roi Assurbanipal rapportées de Ninive à Londres ; il fut le premier à tirer parti des syllabaires, mais aussi des textes grammaticaux et rendit compte de ses progrès dans un rapport publié en mai 1856. En février 1857, Oppert édita l'inscription de Nabuchodonosor II relative au temple de Nabu de Borsippa : c'était la première fois qu'un texte babylonien entier était ainsi transcrit et traduit sans l'existence d'une autre version, comme le vieux-perse.

Le 25 mai 1857 est une date généralement reconnue comme cruciale dans l'histoire du déchiffrement. Edwin Norris, secrétaire de la *Royal Asiatic Society*, avait copié quelques mois auparavant le texte inédit des annales du roi Teglat-phalasar I^{er}. Talbot, ayant reçu la copie de Norris, lui adressa sous pli cacheté sa traduction de l'inscription le 17 mars 1857. Il lui suggéra en outre de transmettre sa copie à deux ou trois autres savants, qui devaient travailler indépendamment, de façon que la confrontation entre les différentes traductions permette d'établir si le déchiffrement du cunéiforme assyrien était assuré. Norris demanda donc à Hincks et Rawlinson de travailler sur ce texte ; Oppert étant alors en Angleterre, on le pria de participer également au test. Le 25 mai 1857, une commission examina les quatre traductions et les déclara suffisamment concordantes pour que le cunéiforme assyrien soit considéré comme enfin déchiffré.

En 1858, Oppert publia le second volume de *l'Expédition scientifique en Mésopotamie* consacré au *Déchiffrement des inscriptions cunéiformes* ; il y donna pour la première fois de manière systématique les règles qui permettent de lire une inscription cunéiforme, avec les différentes valeurs de chacun des signes de cette écriture complexe. Renan consacra un très long compte rendu à cet ouvrage, s'obstinant à nier le caractère sémitique de la langue assyrienne. Oppert lui répondit, mais il comprit que cela ne suffisait pas. Aussi se lança-t-il sans attendre dans la rédaction d'un nouveau travail intitulé *Éléments de la grammaire assyrienne*, dont la première édition parut en 1860 en trois livraisons du *Journal asiatique*, qui firent l'objet d'un tiré-à-part. Cet ouvrage valut à Oppert un prix extrêmement prestigieux, qui lui fut remis lors de la séance publique annuelle des cinq Académies le jeudi 14 août 1863 – il venait tout juste d'avoir trente-huit ans.

Le déchiffrement du cunéiforme « assyrien » fut donc une entreprise collective. Certains n'ont pu s'empêcher de vouloir évaluer quelle fut la part de chacun. Les Anglais – Budge en tête – ont imposé l'idée que le plus génial était Rawlinson. Plus récemment, K. Cathcart a réhabilité, à juste titre, le rôle que Hincks joua dans cette aventure. Mais on doit rappeler que Rawlinson lui-même, en 1874, a dit à propos d'Oppert : « Si quelqu'un a le droit de réclamer la paternité de la science assyrienne, telle qu'elle existe à ce jour, c'est certainement cet éminent savant. »

Cours 3 - Les fouilles de Tello et la découverte du sumérien

18 janvier 2021

Edward Hincks, le premier, reconnut en 1850 que le cunéiforme assyrien n'avait pas été inventé au départ pour noter une langue sémitique. Sa clairvoyance était remarquable. En effet, les débats autour de l'existence d'une langue non sémitique antérieure à l'assyrien agitèrent le monde des spécialistes pendant un demi-siècle, de 1850 à 1905 : à cette date, l'existence de la langue sumérienne était devenue indiscutable.

Dans la mise en évidence d'une langue plus ancienne que l'assyrien, les syllabaires de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive jouèrent un rôle essentiel. Le même signe y était à lire : AN quand il signifiait « ciel » et DINGIR quand il signifiait « dieu ». D'où la question que se posèrent les premiers déchiffreurs : n'a-t-il pas existé une langue dans laquelle « ciel » se disait AN et « dieu » DINGIR ? La logique voulait que ce soit pour cette langue que l'écriture cunéiforme ait été inventée : l'assyrien n'aurait fait que l'emprunter et l'adapter. Cela permettrait d'expliquer le mélange qu'on trouve dans les textes assyriens entre les notations logographiques et phonétiques : on pouvait y écrire « ciel » avec le logogramme AN (un seul signe signifiant) ou avec la séquence syllabique *śá-mu-ú* rendant le mot assyrien *śamû* « ciel ».

La question du nom à donner à cette langue originelle était double. Il s'agissait de la situer au sein des familles de langues connues, mais aussi de savoir comment ses locuteurs eux-mêmes la nommaient. On s'est vite aperçu qu'elle n'avait rien à voir d'un point de vue linguistique avec l'assyrien : alors que les langues sémitiques sont des langues flexionnelles, il s'agissait d'une langue agglutinante. On a donc tenté de la rapprocher du finnois, du hongrois et même du turc, sans succès. Comment fallait-il la désigner ? Oppert hésita : en 1857, il parlait de « touranien », plus tard de « casdéen » ou « casdo-scythique ». Il trancha finalement en 1869 pour « sumérien », alors que François Lenormant et la majorité des savants optèrent pour « accadien ». Oppert dut attendre 1889 pour avoir confirmation de son choix, lorsqu'on découvrit que *šumeru* était la façon dont les Akkadiens désignaient cette langue : le nom de « sumérien » lui est donc resté.

Quoi qu'il en fût du nom à donner à cette langue, les travaux d'Oppert et de Lenormant se heurtèrent à partir de 1875 à une objection plus radicale d'un personnage haut en couleurs, Joseph Halévy. Pour lui, les textes prétendument sumériens étaient en réalité tous des textes assyriens, donc sémitiques : la notation primitive était purement idéographique, et peu à peu se développa une notation syllabique de textes assyriens. Mais comme les anciens pensaient que l'écriture était d'origine divine, le système idéographique des origines aurait été maintenu par les prêtres, séparément du langage parlé, et aurait continué à être prononcé ; d'où l'existence, dans cette langue artificielle, de phénomènes qui ressemblent au langage naturel, comme l'harmonie vocalique. On voit que le raisonnement était subtil : il

n'en était pas moins faux. La question raciale constituait la toile de fonds des débats passionnés qui eurent lieu alors. Oppert écrivit en 1875 :

Nous sommes d'accord avec M. Halévy : nous ne croyons pas que les Sémites aient dans l'histoire du monde une place moins privilégiée que celle qui devra revenir aux Aryas dans les origines de la civilisation. Mais c'est justement à cause de la grande influence qu'ont exercée les Sémites dans d'autres branches du développement de l'intelligence que nous n'hésitons pas à ne pas leur accorder ce qui ne leur revient pas.

Ce fut le terrain qui trancha ces âpres débats – et les découvertes finirent par pencher en faveur de la thèse d'Oppert.

La France avait abandonné les recherches de terrain en 1855. Elles reprirent en 1877 quand Ernest de Sarzec entama la fouille de Tello, avec un succès remarquable. Les dix campagnes qui eurent lieu jusqu'en 1900 révélèrent dans le sud de l'Irak actuel une civilisation très brillante remontant au III^e millénaire : des monuments inscrits comme la stèle des vautours ou les statues de Gudea permirent à F. Thureau-Dangin de faire des progrès fulgurants dans la compréhension de la langue sumérienne. La publication en 1905 de ses *Inscriptions de Sumer et d'Akkad* est une date clé dans l'histoire de l'assyriologie.

Cours 4 - L'enseignement de l'assyriologie, des débuts à 1905

25 janvier 2021

Ce cours a abordé un aspect jusqu'à présent négligé par l'historiographie : le passage de la génération des fondateurs à la formation de spécialistes qui prirent peu à peu leur relève. Il s'agissait de voir dans quelles conditions institutionnelles un nouveau champ du savoir, l'assyriologie, s'est développé.

Le premier lieu à mentionner est l'École des langues de la Bibliothèque impériale, où Jules Oppert devint professeur de sanscrit et de philologie comparée en 1857. C'est là qu'il écrivit certains des livres les plus importants de sa carrière : une *Grammaire sanscrite*, publiée en 1859 et rééditée en 1864, puis les deux volumes de l'*Expédition scientifique en Mésopotamie* en 1858 et 1863, et enfin ses *Éléments de la grammaire assyrienne* en 1861, avec une seconde édition en 1868. La Bibliothèque impériale dispensait des enseignements non seulement de langue, mais aussi d'archéologie : à la mort de Beulé, en 1874, le poste échut à François Lenormant. Mais les publications assyriologiques de ce dernier, très nombreuses de 1873 à 1875, cessèrent complètement par la suite.

L'entrée de l'assyriologie au Collège de France se fit progressivement. En 1861, Oppert ne réussit pas à y obtenir la succession d'Étienne Quatremère, qui revint à Renan. Faute de place à la Bibliothèque impériale, le cours d'Oppert fut transféré au « Collège impérial » en 1869. Puis il y devint un « enseignement complémentaire » en 1873 et finalement un décret de février 1874 créa la chaire Philologie et archéologie assyrienne[s] à laquelle Jules Oppert fut immédiatement nommé ; il devait l'occuper

un peu plus de trente ans, jusqu'à sa mort en 1905 à l'âge de 80 ans. Avant 1901, il ne nous reste que les affiches pour connaître les sujets qu'il traita dans ses cours : grâce à l'*Annuaire* qui fut ensuite créé, nous avons davantage d'informations sur ses cinq dernières années d'enseignement. Les sujets abordés par Oppert furent très variés et suivirent de près l'actualité scientifique. Les textes étudiés étaient rédigés aussi bien en sumérien qu'en akkadien ou en élamite ; il s'agissait d'inscriptions royales, de textes littéraires comme le cylindre A de Gudea ou l'épopée de Gilgameš, de lettres comme celles découvertes en Égypte à Tell el-Amarna, ou encore de textes juridiques comme ceux découverts à Suse – dont le fameux Code de Hammurabi.

À la Sorbonne, l'assyriologie fut d'abord enseignée sous la forme de « cours libres » donnés par le magistrat rouennais Joachim Ménant en 1869, qu'il publia en 1873 sous le titre *Leçons d'épigraphie assyrienne*. L'École pratique des hautes études avait été fondée en 1868, mais l'assyriologie n'y fut enseignée qu'à partir de 1872 par Stanislas Guyard, dont la spécialité était avant tout l'arabe et le persan. Guyard dirigea le diplôme sur l'inscription de Bavian préparé par Henri Pognon et c'est ce dernier qui introduisit officiellement l'enseignement de l'assyrien à l'EPHE, pendant les trois ans où il fut chargé de cours, de 1878-1879 à 1880-1881. En 1881, Arthur Amiaud devint maître de conférences et forma des élèves tels que l'abbé Loisy ou le Père Scheil ; il mourut en 1889 avant d'atteindre ses 40 ans. Entre-temps, Oppert avait été nommé directeur d'études à l'EPHE en 1883, mais il n'y enseigna jamais. Il fallut attendre 1895 pour que Amiaud fût remplacé : c'est alors que le P. Scheil devint maître de conférences, étant promu directeur d'études adjoint en 1902. On peut dire que c'est Scheil qui fit de l'EPHE le centre de formation français à l'assyriologie par excellence. À la section des sciences religieuses, fondée en 1886, un cours de « religion assyro-babylonienne » fut assuré de 1891 à 1899 par un personnage assez effacé, l'abbé Quentin ; il eut Charles Fossey comme successeur.

Deux établissements parisiens doivent encore être mentionnés. D'abord, l'École du Louvre, créée en 1882, où l'assyriologie fut aussitôt enseignée par un personnage non conventionnel, Eugène Ledrain, jusqu'à sa mort en 1910. Ensuite, l'Institut catholique, où, de 1886 à 1912, l'assyriologie a été enseignée successivement par les abbés Alfred Loisy et François Martin.

La diversité institutionnelle des établissements parisiens énumérés ci-dessus est à souligner. Certes, l'assyriologie trouva sans trop de peine sa place dans le cadre de l'orientalisme tel qu'il existait au XIX^e siècle. Elle était considérée comme une discipline érudite s'occupant avant tout du déchiffrement et de l'édition des textes. Mais elle resta marginale d'un point de vue universitaire. Il faut bien avouer que la France n'offrit à cet égard rien de comparable à ce qui a existé en Allemagne, où des chaires universitaires furent consacrées à l'assyriologie à partir de 1877 à Leipzig, puis Berlin, Munich, etc.

Cours 5 - La controverse *Babel und Bibel*

1^{er} février 2021

Dans un premier temps, les découvertes assyriologiques avaient semblé enracciner fermement la Bible dans l'histoire : des villes qu'on y trouve mentionnées comme Babylone, Ninive, Uruk et Ur avaient bien existé et leur fouille livrait des informations textuelles très importantes. L'existence de ziggourats permettait de mieux comprendre l'histoire de la tour de Babel. Des rois mentionnés dans la Bible comme Sennacherib ou Nabuchodonosor pouvaient être connus par leurs propres inscriptions ; inversement, des écrits de rois assyriens mentionnaient des rois connus par la Bible. Mais la situation ne tarda pas à évoluer.

Le 3 décembre 1872, devant la Société d'archéologie biblique de Londres, un assistant du British Museum de 32 ans nommé George Smith rapporta la découverte, parmi les tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, d'une version « chaldéenne » (on dirait aujourd'hui babylonienne) de l'histoire biblique du déluge. On a peine à imaginer aujourd'hui à quel point cette annonce fit sensation, bien au-delà de l'Angleterre. La polémique sur le statut de la Bible, en particulier du Pentateuque, se développa. Les positions des biblistes furent variées, allant des « libéraux » qui admirent la dépendance de la Bible à l'égard des textes mésopotamiens tout en soulignant le caractère unique et original de son message, aux « conservateurs » qui maintenaient l'origine mosaïque du Pentateuque.

La controverse atteignit son point culminant avec Friedrich Delitzsch : entre janvier 1902 et octobre 1904, cet assyriologue berlinois donna une série de conférences intitulées « *Babel und Bibel* », « Babylone et la Bible ». Prenant en quelque sorte la défense des anciens Babyloniens contre les spécialistes de la Bible qui ne voulaient pas considérer l'enracinement de celle-ci dans la culture du Proche-Orient de son temps, Delitzsch présenta la religion d'Israël comme ayant son origine dans la culture babylonienne, certains passages de l'Ancien Testament n'étant pour lui que des adaptations de mythes babyloniens. Le retentissement de ces conférences, trente ans après la découverte de George Smith, fut considérable.

Les conférences de Delitzsch ne furent pas traduites en français, mais cela n'empêcha pas les débats sur les rapports entre la Bible et le monde mésopotamien d'être très vifs en France, et cela bien avant 1902. La situation n'y était pas identique à celle de l'Allemagne et des pays anglo-saxons en général. D'abord, le monde académique n'y était pas organisé de la même façon : il n'y existait pas de départements d'orientalisme au sein des universités. Le contexte des débats français est également différent : il s'agit de ce qu'on appelle la crise du modernisme qui secoua l'Église catholique au début du xx^e siècle. Le nœud du débat était de savoir si l'on pouvait soumettre les textes de la Bible – et en ce qui nous concerne, de l'Ancien Testament – à une critique littéraire ou historique. Peu à peu, la critique textuelle montra que le texte de la Bible avait une longue histoire, mais cette façon de voir se heurtait à la tradition qui voyait dans le Pentateuque l'œuvre de Moïse. Au sein

même des catholiques, des courants se créèrent : les plus progressistes furent parfois accusés par les tenants de la tradition de s'aligner sur les protestants, qui furent assez vite à la pointe de la lecture critique de la Bible. Le P. Lagrange, fondateur de l'École biblique de Jérusalem en 1890, fut mis au pas. Le point de rupture fut atteint en 1907 avec l'encyclique *Pascendi*, suivie par l'excommunication de l'abbé Loisy. Les nombreux prêtres qui s'étaient spécialisés en assyriologie se bornèrent le plus souvent à des travaux purement philologiques, pour éviter d'avoir à se situer dans des débats théologiques très risqués.

Cours 6 - La succession d'Oppert

8 février 2021

En 1905, âgé de 80 ans, Oppert mourut. Ses dernières années, assombries par une quasi-cécité, avaient été marquées par son aigreur à l'égard des plus jeunes assyriologues, à l'exception de Charles Fossey qui eut toutes ses faveurs. Sa succession fut ouverte lors de l'Assemblée des professeurs du 5 novembre ; ils votèrent pour le maintien de la chaire sous l'intitulé inchangé « Philologie et archéologie assyriennes ». L'administrateur reçut cinq lettres de candidats dont les titres et travaux furent examinés lors de l'Assemblée du 17 décembre 1905 : par ordre alphabétique, il s'agissait de Charles Fossey, Joseph Halévy, Vincent Scheil, François Thureau-Dangin et Charles Virolleaud. Dès le premier tour, le P. Scheil obtint la majorité absolue (21 voix sur 38 votants), tandis que C. Fossey fut placé en « seconde ligne » par 23 votants. Dans sa séance du vendredi 29 décembre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres confirma partiellement le vote du Collège de France : elle plaça Scheil en tête avec 26 voix sur 33, mais ce fut Thureau-Dangin qui fut placé en seconde ligne, par 19 voix contre 14 à Fossey.

L'élection en première ligne de V. Scheil, un dominicain, au Collège de France et sa confirmation par l'Académie provoquèrent un émoi terrible dans le camp des radicaux : il faut rappeler que le 7 juillet 1904 le président du Conseil, Émile Combes, avait promulgué une loi interdisant l'enseignement aux congrégations religieuses, et surtout que la « loi concernant la Séparation des Églises et de l'État », qu'il avait préparée, venait tout juste d'être promulguée, le 9 décembre 1905, par le cabinet Maurice Rouvier. D'où la question que tous se posaient : le ministre J.-B. Bienvenu-Martin allait-il nommer un religieux professeur au Collège de France ? Clémenceau ouvrit les hostilités par un article de deux colonnes à la une de *L'Aurore* du samedi 30 décembre 1905, sous le titre « Saint Dominique au Collège de France ». Mais, parmi les professeurs du Collège, certains libres penseurs comme Berthelot avaient pris fait et cause pour celui que Clémenceau désignait comme « le moine ». Quant à Gabriel Monod, président de l'École pratique des hautes études, il se rendit au ministère protester contre la campagne de diffamation dont un des professeurs de son établissement, le P. Scheil, était victime. Les deux camps n'arrêtaient pas de se répondre par articles de presse interposés.

La situation devenait politiquement dangereuse et le ministre ne pouvait plus repousser sa décision. En ce début de l'année 1906 se déroulait une autre crise, dite « l'affaire des inventaires » : suite à la loi de Séparation de 1905, les agents de l'État devaient faire l'inventaire du contenu de toutes les églises de France, ce qui suscita de nombreuses résistances. Comme Clémenceau et d'autres le lui avaient suggéré, et comme il en avait le pouvoir, Bienvenu-Martin choisit de nommer Fossey professeur sur la chaire Philologie et archéologie assyriennes – et ce dernier accepta. Les remous furent considérables, au point que le ministre dut peu après s'expliquer à la Chambre des députés. Au moment où Fossey fit sa « leçon d'ouverture » (selon la terminologie de l'époque), en mars 1906, l'Administrateur eut peur de manifestations d'hostilité, mais rien ne se produisit. Fossey ne souhaita apparemment pas donner du retentissement à l'événement : sa leçon ne fut pas publiée, les archives du Collège n'en conservent même pas un manuscrit, et on ignore jusqu'à son sujet.

On voit donc comment en 1905 l'histoire de l'assyriologie rencontra l'histoire de France et comment le P. Scheil fut victime de cette collision... Les deux sections de l'EPHE tirèrent les conséquences de la situation. Celle des sciences religieuses ne pouvait conserver à Fossey le simple « cours libre » qu'il y donnait depuis 1899 : il devint maître de conférences en décembre 1906 et directeur adjoint – on dirait aujourd'hui cumulant – en août 1907. De son côté, la Section des sciences historiques et philologiques voulut réparer l'injustice faite à Scheil. Il n'était à la mort d'Oppert que directeur d'études adjoint : à partir de 1908-1909, il apparaît dans l'*Annuaire* avec le titre de directeur d'études. En outre, en décembre 1908, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'accueillit comme membre.

Cours 7 - Les fouilles, les collections de tablettes et les publications

15 février 2021

La première phase de l'histoire de l'assyriologie française s'acheva avec la première guerre mondiale. Dans les deux décennies qui précédèrent cet événement, les recherches sur le terrain, jusque-là menées par les Français et les Anglais, furent marquées par l'arrivée de nouvelles nations. Il s'agit d'une part des Américains, avec principalement la fouille de Nippur de 1889 à 1900. Surtout, la politique orientale de l'empereur Guillaume II eut pour conséquence l'ouverture par les Allemands de deux chantiers majeurs : celui de Babylone à partir de 1898 et celui d'Assur à partir de 1903. L'archéologie orientale, qui n'était jusqu'alors guère plus qu'une chasse aux objets, connut une inflexion notable : désormais, les fouilleurs établirent des stratégies, cherchant à mettre en évidence l'architecture de terre crue caractéristique de la Mésopotamie, et manifestant le souci de documenter rigoureusement le contexte dans lequel les objets étaient exhumés. Pendant ces années, Français et Anglais ne furent plus très actifs. Il y eut bien une campagne du P. Scheil à Sippar en 1894, la fructueuse reprise de Tello par le commandant Cros de 1903 à 1909 et enfin l'ouverture d'une fouille à Kiš par l'abbé de Genouillac en 1912. Mais la plus

importante des fouilles françaises de ces années se situait, non pas en territoire ottoman, mais en Iran : les fouilles de Suse menées par de J. de Morgan de 1897 à 1912 furent extrêmement fécondes, même si les méthodes de l'ingénieur français ne valaient pas celles des architectes allemands.

Ces années virent également la constitution de collections considérables. Le « musée assyrien », ouvert au Louvre en 1847 pour abriter les découvertes de Botta à Khorsabad, avait été englobé dans un « département des Antiques » qui se révéla rapidement ingérable. Avec l'arrivée au Louvre en 1881 des découvertes effectuées par Sarzec à Tello, on créa un « département des Antiquités orientales » dont Léon Heuzey prit la tête. La même année, un musée archéologique fut créé à Constantinople. Son directeur, Hamdi Bey, fit adopter une loi sur les antiquités en 1884, qui faisait de tous les vestiges découverts sur le territoire ottoman des biens de l'Empire, les objets mis au jour lors de fouilles devant impérativement rejoindre les collections du musée de la capitale ; la pratique du sultan consista toutefois à donner personnellement au fouilleur une part des découvertes. À partir de 1892, le P. Scheil fut invité à mettre de l'ordre dans la collection de tablettes de Constantinople, jusqu'à ce qu'il soit appelé par de Morgan en 1897 pour être son épigraphiste à Suse. Le relais fut alors pris par Thureau-Dangin et Genouillac, qui se lancèrent dans la publication du monumental *Inventaire des tablettes de Tello*.

Les fouilles de Tello, de Kiš et de Suse ont fourni des tablettes qui sont aujourd'hui conservées au Louvre ; mais la majorité du fonds constitué avant la première guerre mondiale provient d'acquisitions. Il n'existait pas à l'époque de législation prohibant le trafic des antiquités ; conservateurs de musées ou particuliers achetaient des tablettes sans toujours se rendre compte que, ce faisant, ils participaient indirectement aux fouilles irrégulières, en constituant un marché où les clandestins pouvaient écouler leurs trouvailles. C'est ainsi que se constituèrent quelques collections publiques, comme celle de l'EPHE, mais aussi des collections privées, comme celle du P. Scheil et de certains de ses élèves.

Quelques institutions ou sociétés savantes jouèrent un rôle essentiel dans la diffusion des connaissances issues des recherches effectuées sur le terrain ou dans les collections des musées : il s'agit en France de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de la Société asiatique. Toutefois, leurs périodiques se révélèrent peu à peu insuffisants pour absorber toute la production scientifique : de nouvelles revues furent donc créées. L'égyptologue G. Maspero fonda en 1870 le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*. J. Oppert et E. Ledrain inaugurèrent en 1884 la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, dont V. Scheil et F. Thureau-Dangin devinrent les directeurs en 1910, donnant une impulsion décisive à la doyenne mondiale des revues d'assyriologie. Il y eut d'autres initiatives qui ne survécurent pas aussi longtemps. Mais les revues ne suffisaient pas : des séries monographiques furent créées, tantôt liées à des sites archéologiques, tantôt à des collections de tablettes. C'est ainsi que Thureau-Dangin inaugura en 1910 la série des *Textes cunéiformes du Louvre* (TCL).

Cours 8 - 1929 : la découverte d'Ugarit

22 février 2021

La période de l'entre-deux-guerres fut marquée dans l'assyriologie française par une assez grande continuité par rapport aux années antérieures à 1914. Cette absence de rupture est due tout d'abord au fait que l'on retrouve, en bonne partie, les mêmes acteurs après la guerre qu'avant. À l'EPHE, les enseignements de Scheil à la IV^e Section et de Fossey à la V^e se poursuivirent. En 1934, Scheil dut passer la main : il aurait aimé que Georges Contenau prenne sa suite, mais ce fut René Labat qui fut élu. En 1938, Fossey put avoir le successeur de son choix en la personne de Jean Nougayrol. Pendant la même période, Fossey continua son enseignement au Collège de France. Il y constitua une bibliothèque qui fut inaugurée en 1937 et qui reste aujourd'hui encore un des lieux de recherche en assyriologie les plus riches au monde. Il créa également un outil de recherche collectif sous forme d'un « fichier de lexicographie ». Il indiquait en 1939 :

Le professeur et deux de ses élèves, aujourd'hui directeurs d'études à l'École des hautes études, MM. Labat et Nougayrol, ont réussi à faire comprendre à leurs auditeurs la nécessité du travail en équipe. La tradition est créée. Il s'agit maintenant de la continuer et de recruter sans cesse de nouveaux collaborateurs.

La deuxième guerre mondiale a malheureusement cassé cet élan. La période de l'entre-deux-guerres fut une période des plus prospères pour l'assyriologie au département des Antiquités orientales du Louvre : la série des TCL, qui comptait 3 volumes en 1912, en vit paraître 17 entre 1920 et 1937, soit en moyenne un ouvrage par an.

Alors que les conditions de travail restèrent relativement stables en France, d'importants changements affectèrent les recherches archéologiques sur le terrain : le contexte international devint bien différent de ce qu'il était avant la guerre, à la suite du démembrement de l'Empire ottoman. Il faut séparer nettement deux zones d'influence, celle des Anglais en Irak (et en Palestine) et celle des Français en Syrie et au Liban. En Irak, les Anglais s'étant emparés du site de Kiš, Genouillac reprit la fouille de Tello de 1929 à 1931. Il passa ensuite la main à André Parrot ; mais ce dernier, à l'instigation de Thureau-Dangin, se transporta rapidement à Larsa, où il ne put toutefois mener qu'une campagne. En effet, la nouvelle loi des antiquités mit fin au partage des objets entre l'Irak et les fouilleurs. Les musées qui finançaient des fouilles décidèrent d'arrêter leurs travaux ; la mission anglo-américaine d'Ur s'arrêta également en 1933.

La Société des Nations ayant donné à la France un mandat sur la Syrie et le Liban, un « Service archéologique près le Haut-Commissariat de France en Syrie et au Liban » fut créé et de nombreuses fouilles ouvertes. On peut notamment mentionner celle de Neirab, à proximité d'Alep, où les dominicains de l'École biblique de Jérusalem découvrirent, en 1926, un lot d'archives néo-babyloniennes qui fut publié par le P. Dhorme : c'était la première fois que des tablettes cunéiformes sortaient du

sol de la Syrie. La suite ne se fit guère attendre : dès la deuxième campagne de fouille à Mishrifeh, près de Homs, en 1927, des tablettes étaient découvertes. Charles Virolleaud en rendit compte rapidement : il s'agissait d'inventaires des objets du temple de la déesse Belet-ekallim, qui permirent d'identifier le site comme celui de l'antique Qatna. Enfin, au printemps 1929, se produisit une des découvertes majeures de la période de l'entre-deux-guerres : la mise au jour par Claude Schaeffer, sur le site de Ras Shamra, de la ville d'Ugarit et d'une nouvelle écriture cunéiforme. Virolleaud se mit aussitôt au travail ; il indiqua que la nouvelle écriture était manifestement de type alphabétique mais ne se prononça pas sur la nature de la langue ainsi notée. À ses efforts se joignirent ceux de Hans Bauer et du P. Dhorme : en quelques mois, le déchiffrement fut acquis et la langue identifiée comme appartenant à la famille sémitique. La suite des fouilles livra de nombreux textes à contenu littéraire et religieux : cette révélation de la culture cananéenne des ^{XIV}^e et ^{XIII}^e siècles av. J.-C. intéressa prodigieusement les bibliistes.

Cours 9 - 1933 : la découverte de Mari

1^{er} mars 2021

Le cours a commencé par présenter quelques savants qui débutèrent dans les années 1930 : il s'agit de Raymond Jestin, et pour la première fois de femmes, Marguerite Rutten et Elena Cassin. On a ensuite mis l'accent sur les travaux de Thureau-Dangin, notamment sur ses recherches archéologiques en Syrie, à Terqa, Arslan Tash et Tell Ahmar. L'essentiel du cours a été consacré à la découverte de Mari et de ses archives. La fouille de ce site fut le résultat d'un événement complètement fortuit : la découverte en août 1933 d'une statue par des Bédouins qui enterraient l'un des leurs sur le tell Hariri. En raison de l'arrêt des travaux à Larsa, André Parrot se trouvait alors disponible ; c'est donc à lui que René Dussaud proposa de se rendre sur place. La fouille commença en décembre 1933 ; Parrot termina son travail de terrain en 1974, après avoir mené 21 campagnes.

Ce fut d'abord un temple voué à la déesse Ishtar qui fut dégagé ; le 23 janvier 1934, la découverte d'une statue du souverain Lamgi-Mari (dont le nom est lu aujourd'hui Iṣqi-Mari) permit d'identifier le site avec l'antique Mari, dont l'importance était déjà connue mais la localisation encore discutée. Dès la deuxième campagne, Parrot ouvrit un deuxième chantier sur la zone la plus haute du tell ; bien lui en prit, puisque c'était l'emplacement du palais. Grâce à son état de conservation exceptionnel, ce monument s'est révélé crucial pour la connaissance de l'architecture mésopotamienne. Sa fouille a également marqué une date dans l'histoire de l'assyriologie : de 1934 à 1938 (2^e à 5^e campagne), environ 20 000 tablettes et fragments ont été exhumés, qui constituent les restes des archives des rois Yasmah-Addu et Zimri-Lim, couvrant le quart de siècle antérieur à 1761 av. J.-C. ; cette date correspond à l'entrée des troupes de Hammu-rabi de Babylone, en l'année 32 de son règne, qui fut suivie quelques mois plus tard par la destruction du palais et de la ville.

La loi des Antiquités de 1933 prévoyait le partage des objets exhumés lors des fouilles, entre l'État syrien sous mandat et le chef de mission. En l'occurrence, une exception fut faite. La totalité des tablettes fut considérée comme propriété de l'État syrien, mais transportée à Paris pour étude ; la restitution devait être faite au fur et à mesure des publications.

Cet ensemble fut donc accueilli au Louvre, sans entrer cependant dans ses collections. Thureau-Dangin souligna dans quelques articles l'importance de ce corpus ; en raison d'autres projets en cours, il ne souhaita toutefois pas en diriger la publication. C'est donc Georges Dossin qui prit la tête de l'équipe des épigraphistes chargés de publier ces milliers de textes ; il fit à l'Académie, en janvier 1937 puis en septembre 1938, deux communications qui montrèrent les richesses des archives épistolaires et économiques. Les publications commencèrent, mais la guerre marqua un coup d'arrêt. Comme l'ensemble des objets du département des Antiquités orientales, les archives de Mari furent transportées au château de Cheverny ; elles ne furent à nouveau disponibles qu'en 1947.

Les découvertes épigraphiques de Mari ont été numériquement beaucoup plus importantes que celles d'Ugarit. Mais avant la Seconde Guerre mondiale, elles n'ont pas autant retenu l'attention, pour plusieurs raisons. D'abord, les épigraphistes n'eurent pas à relever le défi du déchiffrement d'une écriture nouvelle ; en outre, ces textes ne semblaient pas avoir d'impact sur les études bibliques – la suite montra que ce n'était pas tout à fait vrai. Enfin, si l'on exclut les citations, seulement 55 textes ont été publiés avant la guerre : c'est à partir de 1950 que surgit un flot de publications qui n'a pas cessé jusqu'à nos jours.

Cours 10 - Le renouveau de l'après-guerre

8 mars 2021

La Seconde Guerre mondiale marqua l'assyriologie française de deux façons. D'abord, par la retraite ou le décès des principales figures de l'entre-deux-guerres, comme Fossey, qui cessa d'enseigner au Collège de France en 1939 et mourut en 1946, Scheil et Genouillac, qui moururent en 1940, ainsi que Thureau-Dangin, décédé en 1944. Un changement de génération s'opéra, avec corrélativement l'apparition de beaucoup de nouveaux noms. Le conflit mondial se traduisit également par le ralentissement des activités scientifiques. La période qui débuta en 1945 fut donc celle d'un redémarrage, pas toujours aussi rapide que les intéressés l'auraient souhaité.

La première partie du cours a porté sur les enseignements. Au Collège de France, aucun assyriologue ne succéda à Fossey lorsque celui-ci prit sa retraite en 1939. Il fallut attendre 1945 pour qu'Édouard Dhorme fût élu à la chaire Philologie et archéologie assyro-babyloniennes. En 1952, René Labat lui succéda, proposant pour sa chaire un nouvel intitulé : « Assyriologie ». Il poursuivit également son enseignement à la IV^e Section de l'EPHE, jusqu'à son décès en 1974. Il avait réussi à

faire créer une nouvelle direction d'études pour Raymond Jestin, qui enseigna le sumérien à ce titre de 1946 à 1973. Une autre direction d'études intitulée « Antiquités assyro-babyloniennes » fut créée en 1958 pour Jean Bottéro, qui l'occupa jusqu'en 1980. À la V^e Section, Jean Nougayrol enseigna jusqu'à sa retraite en 1970, Daniel Arnaud ayant alors pris sa suite. La nouveauté de la période fut l'entrée de l'assyriologie à l'université avec Paul Garelli, qui devint maître de conférences à la Sorbonne en octobre 1967, puis professeur titulaire deux ans plus tard, optant alors pour un rattachement à Paris I.

On a ensuite présenté la nouveauté de l'époque que constitua l'existence de chercheurs permanents au CNRS. C'est dans ce cadre que des femmes purent enfin devenir des assyriologues de profession, comme Elena Cassin, Yvonne Rosengarten ou Denise Cocquerillat. Certains chercheurs ne firent qu'un passage au CNRS, pour achever leur carrière dans l'enseignement supérieur : on l'a vu dans le cas de J. Bottéro ou de P. Garelli. D'autres restèrent au CNRS jusqu'à leur retraite, comme le P. Steve, Maurice Lambert, l'abbé Seux, Émile Szlechter, Maurice Birot, Douglas Kennedy ou Jean-Pierre Grégoire. À côté des chercheurs qui travaillaient individuellement, des « collaborateurs techniques » étaient affectés individuellement à un professeur comme auxiliaire pour l'aider à sa recherche. Ce fut le cas de Jeanne-Marie Aynard auprès de Nougayrol, de Pablo Herrero auprès de Labat, ou de Lucienne Laroche auprès de Parrot, puis de Birot.

Le cours s'est achevé par la présentation de quelques publications et entreprises collectives. La production scientifique redémarra peu à peu à partir de 1946, à commencer par la *Revue d'assyriologie*. Le CNRS joua ici aussi un rôle important, en accordant son soutien à bien des revues et des subventions à de nombreux ouvrages, dont la composition, hérissée de signes diacritiques, était particulièrement coûteuse à un moment où l'Imprimerie nationale se désengagea de toute entreprise scientifique. Dans les années 1950, on ressentit de plus en plus le besoin d'instruments de travail collectifs. Une grande lacune touchait la toponymie et plus largement les études de géographie historique : un groupe d'assyriologues se mit donc au travail au début des années 1950, mais ce projet n'aboutit que des années plus tard. Les entreprises collectives qui donnèrent immédiatement des fruits furent celles qui étaient centrées autour des découvertes effectuées dans les sites archéologiques où travaillaient des équipes françaises, avant tout Ugarit et Mari.

Cours 11 - L'assyriologie en France de 1945 à 1975

15 mars 2021

Au lendemain de la guerre, le désir de coopération conduisit à la création des *Rencontres assyriologiques internationales* (« RAI ») à partir de 1950. La France joua un rôle moteur dans cette entreprise : l'organisation de ces RAI fut confiée à un « Groupe François Thureau-Dangin » dont la présidence fut initialement assurée par Dhorme et le secrétariat par Nougayrol. 9 des 22 RAI qui eurent lieu de 1950

à 1975 eurent Paris comme siège ; les autres se tinrent notamment à Leyde (trois fois), Heidelberg, Genève, Londres, Strasbourg, Liège, Chicago, Bruxelles, Munich, Rome et Göttingue. Les RAI servirent notamment de cadre à une négociation délicate, portant sur les dictionnaires d'akkadien. En effet, un dictionnaire d'assyrien était en préparation à Chicago depuis 1921 (le *Chicago Assyrian Dictionary*, soit CAD) ; il fut relancé sous l'impulsion de L. Oppenheim à partir de 1952. Mais parallèlement, W. von Soden, ayant hérité du fichier de B. Meissner, préparait un « Dictionnaire akkadien » (*Akkadisches Handwörterbuch*, abrégé en AHw). Un accord fut trouvé, qui consista pour le CAD à ne pas suivre les lettres de l'alphabet, de façon que les deux entreprises se complètent au lieu de se faire concurrence. Les deux premiers volumes du CAD, les lettres H et G, furent publiés en 1956 ; le AHw parut en suivant l'ordre alphabétique à partir de 1959.

Les recherches sur le terrain reprirent plus ou moins rapidement après la guerre. L'Irak resta le parent pauvre de l'archéologie orientale française : il fallut attendre 1967 pour que Parrot retourne à Larsa, où il passa la main à J. Margueron (1969-1971), avant que J.-L. Huot ne reprenne l'entreprise (1974-1989). En dehors de l'Irak, c'est avant tout sur la Syrie que se concentrèrent l'attention et les moyens, tant matériels qu'humains. C. Schaeffer continua ses fouilles à Ras Shamra/Ugarit de 1948 à 1970. La plus grande partie des tablettes découvertes à cette époque étaient rédigées en akkadien (et non en ugaritique) ; leur publication fut confiée à J. Nougayrol, qui les édita dans quatre volumes entre 1955 et 1970. Parrot reprit la fouille de Tell Hariri/Mari en 1951 et mena sa 21^e et dernière campagne en 1974 ; ce qui marqua cette période, du point de vue assyriologique, c'est surtout la publication des tablettes découvertes avant la guerre. Une nouvelle collection, les *Archives royales de Mari* (ARM) fut fondée : les épigraphistes ne publièrent pas seulement leur copie des originaux, mais aussi leur transcription et leur traduction, avec des notes et des commentaires parfois très étoffés. Entre 1950 et 1975, pas moins de 15 volumes parurent : aux éditions de lettres (ARM 1-6, 13 et 14) s'ajoutèrent celles de textes administratifs (ARM 7, 9, 11 et 12) et juridiques (ARM 8), ainsi que des outils de recherche (ARM 15 et 17/1).

Après la guerre, le besoin de dictionnaires à jour devint criant, celui que Bezold avait publié en 1926 étant devenu bien insuffisant. La France ne joua pas un rôle moteur dans cette entreprise : les travaux lexicographiques du P. Antoine Saubin et du capucin Hilaire de Barenton, parus entre les deux guerres mondiales, sont aujourd'hui bien oubliés – à juste titre – et le thésaurus de Fossey n'aboutit à aucune publication. Mais la France contribua indirectement aux travaux de l'Oriental Institute, qu'il s'agisse du dictionnaire akkadien (CAD) ou de la série préparatoire à un dictionnaire sumérien (dite « MSL »). D'abord par la personne de A. Leo Oppenheim. Cet assyriologue viennois quitta son pays devant la montée du nazisme et vint à Paris en 1938. Il collabora au thésaurus de Fossey, mais finalement partit se réfugier aux USA ; il devint en 1950 un des éditeurs du CAD, puis son éditeur en chef en 1952. C'est alors qu'il recruta celle qui allait le seconder, puis lui succéder

dans cette entreprise, Erica Reiner. En 1948, cette Hongroise avait quitté Budapest, où elle avait passé une licence de linguistique, pour Paris. Elle se spécialisa dans les langues sémitiques, particulièrement en akkadien, et obtint son diplôme de l'EPHE en 1951 sous la direction de Nougayrol. Elle quitta alors Paris pour rejoindre l'équipe du dictionnaire à Chicago en 1952. Un autre futur collaborateur du CAD, Robert Biggs, passa l'année 1956/1957 à Toulouse. Il y suivit à l'Institut catholique les cours de l'abbé Maurice Baillet, qui enseignait l'hébreu et l'akkadien. De retour aux USA, Biggs décida de poursuivre des études d'assyriologie à l'université Johns Hopkins, où il soutint une thèse avec W.G. Lambert. Finalement, il obtint un poste à Chicago en 1963 comme chercheur associé au CAD, puis comme professeur : il a été un des piliers de l'entreprise jusqu'à la fin. Enfin, Miguel Civil, qui s'était formé à l'assyriologie en autodidacte à Montserrat, vint en 1955 à Paris, où il se décida à poursuivre des études d'assyriologie à l'EPHE auprès de Nougayrol, Labat et Jestin. Il rejoignit Philadelphie en 1958 pour être l'assistant de S.N. Kramer, avant de rejoindre Chicago en 1963 et d'y devenir l'un des maîtres incontestés du sumérien. Grâce à ces quatre éminents assyriologues, qui ont été formés en France ou y ont séjourné, on peut dire que de manière indirecte l'assyriologie française a contribué aux travaux lexicographiques de l'Oriental Institute de Chicago.

COLLOQUE - RECHERCHES RÉCENTES SUR LA VILLE D'UR

Un colloque international « Recherches récentes sur la ville d'Ur » était prévu les 18 et 19 juin 2020, dans le cadre du projet « La ville d'Ur d'après les textes du premier quart du II^e millénaire av. J.-C. », financé par l'ANR. En raison de la pandémie, ce colloque avait dû être repoussé au 3 et 4 décembre 2020 ; malheureusement, les consignes sanitaires n'ont pas permis qu'il se tienne à cette nouvelle date.

COURS À L'EXTÉRIEUR

Les cours qui avaient été prévus à l'université de Bonn et à l'université de Chicago n'ont pas pu avoir lieu en raison de la situation sanitaire.

RECHERCHE

Mon équipe de chaire, constituée par A. Jacquet (chercheur permanent) et V. Chalendar (ATER), a été renforcée par les chercheurs du projet ANR « ÉcritUr », financé pour 36 mois par l'ANR depuis le 1^{er} octobre 2017 et prolongé jusqu'au 31 mars 2021 : B. Fiette, M. Béranger, F. Nebiolo et N. Ait Said-Ghanem. Les efforts de toute l'équipe ont abouti à la publication en décembre 2020 du livre collectif *ARCHIBAB 4. Nouvelles recherches sur les archives d'Ur d'époque paléo-babylonienne*,

qui compte 556 pages et comporte 15 chapitres, complétés par de substantiels résumés en français et en anglais, et un important appareil d'index. Conformément à la politique de la « Science ouverte » préconisée par l'ANR, le livre a été immédiatement disponible gratuitement (<https://sepoa.fr/produit/2020-memoires-de-nabu-22-pdf>). Par ailleurs, le traitement des documents d'archives issus des fouilles d'Ur s'est poursuivi sur la base de données « Archibab » (www.archibab.fr). Enfin, une conférence donnée à la Société asiatique en janvier 2021 sous le titre « Nouvelles recherches sur la ville d'Ur et ses archives (XIX^e-XVIII^e siècle av. J.-C.) » a été l'occasion d'offrir une vue d'ensemble du travail accompli (<https://www.youtube.com/watch?v=yk8Ft20hyi8>¹).

Le projet de M. Béranger « *ana úsî šapârum* : Écrire selon les règles en Mésopotamie », mené dans le cadre de « Scripta » financé par PSL, a pris fin en octobre 2020².

La base de données « Archibab » a continué à être tenue à jour, par l'incorporation régulière de tous les documents d'archives paléo-babyloniens au fur et à mesure de leur publication ; le travail ne manque pas, puisque, en moyenne, 350 textes nouveaux sont publiés chaque année. Parallèlement, la tâche considérable que représente le travail rétrospectif se poursuit. Les « Actualités » sont présentées trois fois par an sur le site internet, au moment des mises à jour de celui-ci : fin juin 2021, on avait recensé 34 876 textes intégralement publiés depuis 1882, dont 21 465 intégrés à la base.

L'équipe de chaire est associée au projet franco-russe « Groundwork for a corpus-based dictionary of Old Babylonian » (MSH/RFBR, janvier 2020 à septembre 2023), porté, en France, par Nele Ziegler (CNRS, UMR 7192) assistée par Marine Béranger et, en Russie, par Ilya Arkhipov (HSE University)³. Dans ce cadre, I. Arkhipov, B. Alexandrov et leurs collègues ont poursuivi le traitement des lettres paléo-babyloniennes qui n'étaient présentes dans la base « Archibab » que sous forme de notices de catalogue, en y ajoutant transcriptions lemmatisées et traductions.

Un nouveau projet, intitulé « Pouvoir et culture écrite dans la Haute-Mésopotamie du XVIII^e siècle av. J.-C. » (PCEHM) a été soumis à l'ANR comme projet de recherche collaboratif (PRC) ; on y prévoyait notamment la publication de 2 000 textes inédits des archives royales de Mari, avec le concours de collègues membres de l'UMR 7192 ou rattachés à d'autres laboratoires. Admis en février 2021 à la deuxième étape, ce projet n'a finalement pas été retenu en juillet 2021, décision

1. Le rapport final soumis à l'ANR est disponible à l'adresse ANR-17-CE27-0013_CRF_RapportFinal_68036.

2. Voir <http://digitorient.com/blog/2020/10/11/fin-du-projet-ana-usi-saparum-ecrire-selon-les-regles-en-mesopotamie-de-m-beranger-finance-par-scripta-psl/>.

3. Voir <http://digitorient.com/programmes-de-recherche/3-projets-de-lequipe-3-mondes-mesopotamiens/projet-franco-russe-groundwork-for-a-corpus-based-dictionary-of-old-babylonian/>.

que le Comité 27 de l'ANR a eu quelque mal à justifier. Une nouvelle tentative sera faite en 2021/2022, tenant compte des objections qui ont été formulées.

La campagne de fouille prévue à Larsa à l'automne 2020, à la suite de celle qui avait eu lieu à l'automne 2019, a dû être reportée à l'automne 2021 en raison de la situation sanitaire.

Enfin, j'ai enregistré une courte vidéo : « Qu'est-ce qu'un assyriologue ? », dans la série « Parlons science » de la fondation du Collège de France⁴.

PUBLICATIONS

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR

Charpin D., Béranger M., Fiette B. et Jacquet A., *ARCHIBAB 4. Nouvelles recherches sur les archives d'Ur d'époque paléo-babylonienne*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020 ; en ligne : <https://sepoa.fr/produit/2020-memoires-de-nabu-22-pdf>.

Charpin D., « Les découvertes épigraphiques de Taylor à Ur en 1854 : nouvelle approche », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 13-42.

Charpin D., « Les documents d'archives paléo-babyloniens d'Ur issus de fouilles irrégulières : catalogue commenté », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 43-60.

Charpin D., « Les archives d'Apil-Ašnan et de ses voisins à Ur sous Samsu-iluna et Rim-Sin II », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 61-84.

Charpin D., « Les tablettes retrouvées dans des caveaux funéraires d'époque paléo-babylonienne à Ur », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 87-118.

Ait Said-Ghanem N. et Charpin D., « Les archives d'Aha-niršī à Ur de Gungunum à Sumu-El », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 119-152.

Charpin D., « Le temple d'Enki-d'Eridu : nouvelle approche du clergé d'Ur », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 155-186.

Charpin D., « Enanedu et les prêtresses-enum du dieu Nanna à Ur à l'époque paléo-babylonienne in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 187-210.

Charpin D., « Ventes de terrains par le temple de Nanna à Ur sous les rois de Larsa », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 213-232.

Charpin D., « La taxation des gouverneurs, des chefs du cadastre et des intendants dans le royaume de Mari », *Ugarit-Forschungen*, vol. 50, 2019 [2020], p. 65-80.

Charpin D., « Epigraphy of Ur: Past, present and future », in G. Frame, J. Jeffers et H. Pittman (dir.), *Ur in the Twenty-First Century CE, 62nd Rencontre assyriologique*

4. Voir https://www.youtube.com/watch?v=_Aayn6oS7zg.

internationale, University of Pennsylvania, July 11-15 2016, University Park, Penn State University Press, coll. « Rencontre assyriologique internationale Proceedings », vol. 9, 2020, p. 181-194.

Charpin D., « L'assyriologie à l'École pratique des hautes études et au Collège de France », in J.-L. Fournet (dir.), *Ma grande église et ma petite chapelle. 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études*, Paris, Éditions du Collège de France, coll. « Passages des disciplines », 2020, p. 119-145 ; en ligne : <https://books.openedition.org/cdf/10299>.

Charpin D., « En marge d'ÉcritUr, 15 : l'Ehursag existait-il encore à l'époque paléo-babylonienne ? », *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires (NABU)*, vol. 2020/2, note brève n° 58, p. 123-124.

Charpin D., « En marge d'ÉcritUr, 16 : une offrande du roi de Babylone Sumu-la-El à Ur ? », *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires (NABU)*, vol. 2020/2, note brève n° 59, p. 127-131.

Charpin D., « En marge d'ÉcritUr, 18 : “BaU als Heilgöttin, le témoignage de l'anthroponymie » », *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires (NABU)*, vol. 2020/3, note brève n° 90, p. 190-191.

Charpin D., « En marge d'ÉcritUr, 20 : les serments par Nanna/Sin et le roi sous Abi-sare et Sumu-El », *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires (NABU)*, vol. 2021/2, note brève n° 36, p. 89-91.

Charpin D., « Civilisation mésopotamienne (Cours – La ville d'Ur à l'époque paléo-babylonienne) », *Annuaire du Collège de France 2017-2018. Résumé des cours et travaux*, 118^e année, p. 187-208, <https://doi.org/10.4000/annuaire-cdf.15574>, <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/15574>.

Charpin D., « First kingdoms: “When kingship descended from Heaven...” », in A. Thomas et T. Potts (dir.), *Mesopotamia: Civilization Begins*, Los Angeles, The J. Paul Getty Museum, 2020, p. 60-65.

Charpin D., « Uruk à l'époque paléo-babylonienne », in M. van Ess (dir.), *Uruk. Altorientalische Metropole und Kulturzentrum, 8. Internationales Colloquium der Deutschen Orient-Gesellschaft 25.-26. April 2013, Berlin*, Wiesbaden, Harrasowitz, coll. « Colloquien der Deutschen Orient-Gesellschaft », vol. 8, 2021, p. 79-104.

Charpin D., « Akkadian and the Amorites », in J.P. Vita (dir.), *History of the Akkadian Language*, vol. 2 : *The Second and First Millennia BCE. Afterlife*, Leyde/Boston, Brill, coll. « Handbuch der Orientalistik », vol. 152/2, 2021, p. 1177-1212.

Charpin D., « Étudier les archives babyloniennes grâce à la base de données Archibab », *Foi & Vie. Revue protestante de culture*, vol. 123, n° 5, 2020, p. 30-32.

Charpin D., « Le service des dieux », in Z. Gourarier et al. (dir.), *Les Tables du pouvoir. Une histoire des repas de prestige*, Lens/Paris, Louvre-Lens/Éd. de la RMN, 2021, p. 46-49.

Charpin D., « Une technique méconnue d'archivage chronologique des tablettes comptables », in I. Arkhipov, G. Chambon et N. Ziegler (dir.), *Pratiques administratives et comptables au Proche-Orient à l'âge du bronze*, coll. « PIPOAC », vol. 4, Louvain/Paris/Bristol, Peeters, 2021, p. 3-21.

PUBLICATION DES MEMBRES DE L'ÉQUIPE DE CHAIRE

Ait Said-Ghanem N. et Charpin D., « Les archives d'Aha-nirši à Ur de Gungunum à Sumu-El », in D. Charpin et al., *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 119-152.

- Béranger M., « Les troupeaux des temples d'Ur (20^e-18^e s. av. J.-C.) : aspects administratifs, religieux et archéologiques », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 233-304.
- Chalendar V., « Le dosage des ingrédients dans les prescriptions thérapeutiques mésopotamiennes. Quelques observations à partir du texte BAM 579 », *Histoire & Mesure*, vol. 35, n° 1, 2020, p. 55-76.
- Chalendar V., « De quelques principes de classement de la faune par les savants mésopotamiens du I^{er} millénaire av. J.-C. », *Anthropozoologica*, vol. 55, n° 8, 2020, p. 117-127.
- Chalendar V., « Le médecin mésopotamien face à la maigreur », in E. Galbois et S. Rougier-Blanc (dir.), *Maigreur et minceur dans les sociétés anciennes, Grèce, Orient, Rome*, Bordeaux, Ausonius, 2020, coll. « Scripta antica », vol. 132, p. 211-224.
- Chalendar V., « Les tablettes culinaires de Yale : un avant-goût de la cuisine mésopotamienne », in Z. Gourarier *et al.* (dir.), *Les Tables du pouvoir. Une histoire des repas de prestige*, Lens/Paris, Louvre-Lens/Éd. de la RMN, 2021, p. 102-105.
- Chalendar V., « Noir et Blanc dans la thérapeutique mésopotamienne », *PALLAS*, vol. 117, 2021, p. 19-35.
- Fiette B., « “King” Kudur-Mabuk. A Study on the Identity of a Mesopotamian Ruler Without a Crown », *Die Welt des Orients*, vol. 50, n° 2, 2020, p. 275-294, <https://doi.org/10.13109/wdor.2020.50.2.275>.
- Fiette B., « Les archives de Dumuzi-gamil, homme d'affaires du temple de Nanna », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 305-342.
- Fiette B., « Les échanges commerciaux entre Ur et Dilmun d'après les archives d'Ea-našir », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 425-444.
- Fiette B. (avec une contribution de Z. Földi), « Ur et ses habitants à l'époque de Hammu-rabi dans les archives de Šamaš-hazir et de Sin-iddinam », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 445-472.
- Fiette B., « Les surfaces des champs et des palmeraies d'après les archives de Šamaš-hazir », in I. Arkhipov, G. Chambon et N. Ziegler (dir.), *Pratiques administratives et comptables au Proche-Orient à l'âge du bronze*, coll. « PIPOAC », vol. 4, Louvain/Paris/Bristol, Peeters, 2021, p. 75-106.
- Jacquet A., « Contrats de prêts et créances dans les archives d'Ur d'époque paléobabyloniennes », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 345-398.
- Jacquet A., « Nouveaux éléments sur la topographie d'Ur : U.6959 et autres partages d'héritages paléo-babyloniens », in D. Charpin *et al.*, *ARCHIBAB 4*, Paris, Sepoa, coll. « Mémoires de NABU », vol. 22, 2020, p. 399-422.
- Jacquet A., « Honorer les rois défunts », in Z. Gourarier *et al.* (dir.), *Les Tables du pouvoir. Une histoire des repas de prestige*, Lens/Paris, Louvre-Lens/Éd. de la RMN, 2021, p. 60-61.
- Nebiolo F., « Serment et administration palatiale : reflet d'un projet politique », in I. Arkhipov, G. Chambon et N. Ziegler (dir.), *Pratiques administratives et comptables au Proche-Orient à l'âge du bronze*, coll. « PIPOAC », vol. 4, Louvain/Paris/Bristol, Peeters, 2021, p. 133-158.